

SOCIÉTÉ

L'Histoire au goût du jour

La réforme de l'Éducation nationale concernant les programmes d'Histoire dans le secondaire semble être plus qu'une simple modification de programmes, et révèle un changement de conception de l'Histoire.

Paul Piccarreta

La nouvelle réforme de l'Éducation nationale proposée par Luc Chatel, concernant les programmes d'Histoire dans le secondaire, est entrée en vigueur lors de cette rentrée 2010.

Concrètement, le nom de Clovis disparaît tout à fait, confirme un professeur d'Histoire au collège. Celui de Louis XIV résiste, mais ce n'est qu'au sein d'une étude d'histoire de l'art au XVII^e siècle. Quant à Napoléon, « *Les grandes phases de la période révolutionnaire* » suffiront pour que son nom ne soit pas tout à fait oublié. À l'inverse, souhaitons la bienvenue à l'Empire des Han et à Confucius, à l'Inde des Gupta, ainsi qu'à l'Empire africain des Songhaïs

et à celui du Monomotapa. Le bulletin officiel de l'Éducation nationale plaide en faveur d'une « *ouverture aux autres cultures* ».

Mais une question se pose : quel est donc le rôle de l'Histoire ? Ces réformes ne manifestent-elles pas un oubli de la vocation de l'Histoire ? Et plus encore, ne sont-elles pas le signe d'une mondialisation « technicienne » au sein même de l'École ?

Une méthode désincarnée

Cette question n'est pas tout à fait nouvelle. Elle provient des années soixante-dix, et de ce qu'il est convenu d'appeler « La nouvelle Histoire », mouvement historiographique, renouvelant la méthode classique employée jusqu'alors. Concrètement, cette façon d'enseigner ne rapporte plus de faits réels,



La nouvelle Histoire est un véritable cheval de Troie, visant à anéantir tous nos repères.

mais étudie des « *mentalités* », des « *structures de pensée* ». Derrière ces mots, comprenons l'Histoire des sociétés. La consé-

quence ? Une étude abstraite et thématique. Ainsi, les élèves passent de l'Empire romain au Moyen-Âge sans transition, puisque l'important est qu'une période de l'Histoire puisse tenir en une notion. En définitive, elle condamne un élève

à ne jamais avoir accès à l'objectivité des faits. Objectivité qui paradoxalement est plus singulière, parce qu'elle commande de prendre en compte l'Histoire dans toute sa complexité.

On ne s'étonnera pas d'apprendre qu'une telle méthode n'a rencontré aucun succès : « *Ce que les élèves aiment*, rapporte un professeur d'Histoire, *c'est l'histoire narrative, façon Stéphane Berne, ou Max Gallo* ». Des faits, des anecdotes qui rendent l'Histoire plus concrète, car plus incarnée, et en définitive, plus réaliste.

Appliquée à la mondialisation, « La nouvelle Histoire » correspond parfaitement à une volonté de nous désincarner. Le Monomotapa, dans son étude, pourrait devenir cet autre qui n'a d'intérêt que dans le déracinement qu'il nous propose. Comme une agence de voyage ou une excursion touristique. Thématiser notre filiation et la faire participer d'une « structure de pensée » présente l'avantage de

nous déresponsabiliser. Mais si notre attache n'est que d'ordre conceptuel, nous en venons à perdre cette origine qui part d'abord du sol : nous devenons des hommes-machines désormais, comme nés de nulle part et tirés du néant.

Déracinement assuré

Étudier la Chine ou l'histoire du Niger n'a en soi rien de problématique. Mais rencontrer l'autre exige d'avoir à soi une culture, celle qui par le bas ferait socle.

Sans quoi, le déracinement est assuré. L'homme de la technique – entendons l'homme des temps modernes – souhaite ce déracinement. Ne pas être né et ne pas avoir d'attache, c'est précisément le propre des machines. Lesquelles machines sont de nos jours la matrice de nos désirs, et les rendent conformes à leur nature – qui est précisément de ne pas en avoir. C'est pourquoi nous voudrions bien acquérir de temps à autre la perfection du robot mixeur : le « multifonctionisme », l'efficacité, la performance, enfin ce qui est hostile à l'imperfection.

LE BILLET DE FRANÇOIS FOUCART

Mon frère le taureau

Que l'on ne s'y méprenne point, je ne veux faire ici quelque comparaison de courage et de virilité mais il me faut évoquer la corrida dans l'optique de mon saint patron d'Assise. Une interrogation : je comprends bien ce que sont mon frère le lièvre ou ma sœur la mouette, beaucoup moins mon frère le scorpion ou ma sœur la vipère. Il y a aussi, surtout en France, mon frère le chien dont on fait beaucoup trop de cas (voir Coluche : « *C'est une dame qui ne pouvait pas avoir de chien, alors elle a eu un enfant* »), sans oublier mon frère l'âne, souvent martyrisé en Afrique du Nord, blessé, le dos à vif, croulant sous le poids d'un ventripotent en djellaba. Mais revenons à la corrida puisque son interdiction en Catalogne a déclenché les passions. Selon moi, il y a longtemps que l'on aurait dû interdire ces répugnants et lâches carnages. Il s'agit de lancer dans l'arène un animal robuste et fier mais qui a été « préparé », martyrisé (affamé et déshydraté pour le rendre fou, cornes en parties sciées à vif, aiguilles dans les testicules, coins de bois entre les ongles, etc.). De l'arène, il ne sortira que mort. Où est le « combat à armes égales » ? On nous dit tradition, voire art, fête. Jolie tradition que cette boucherie ! À ce titre, il est d'autres « traditions » comme l'excision des petites filles en Afrique ou la lapidation pour des délits imaginaires dans des pays fanatiques et arriérés. Faut-il pour autant les maintenir ? Et est-ce de l'« art » que de faire souffrir inutilement une bête en public ? L'« art » est aujourd'hui un mot totalement vicié, prétexte à tout, à toutes les folies. Quant à la « fête », oui, il y a bien les « olé » et les grands coups de trompette, mais c'est le cirque romain pour un public de quelques milliers d'excités « carburant » au vin rouge local. *Idem* pour la chasse à courre : là, le spectacle (meute, habits rouges, trompe) est magnifique, mais devenu complètement obsolète. Restent quelques chasses nécessaires, pas celles des « viandards » qui tirent à tort et à travers, mais je pense aux battues aux sangliers (vues en Ariège) qui ravagent les champs de pommes de terre. Il a fallu attendre bien longtemps (loi Gramont) pour protéger les animaux contre la cruauté humaine mais le drame aujourd'hui est celui de l'abattage rituel (là aussi une « tradition » !) lié à certaines mœurs ou religions. Les égorgements de bœufs ou de moutons sans étourdissement préalable sont scandaleux mais l'État, lâche comme toujours, démagogue et surtout dépassé par les événements, n'ose et ne peut plus sans doute intervenir. Il n'y a plus comme conscience que mon ancienne camarade de classe Brigitte Bardot (classe de 5^e, cours Hattemer) ! ♦

Or, avoir une histoire revient aussi à s'ouvrir à la possibilité d'hériter d'un général de guerre mettant l'Europe à feu et à sang, d'un roi aux mœurs dissolues, ou bien de descendre d'un marxiste invétéré. Plus près de nous encore, c'est avoir un père et une mère qui peut-être nous ramènent à ce que nous ne voulons pas être. Notre histoire, même commune, nous soumet à cette certitude : nous

ne jaillissons pas d'un mode d'emploi, parce notre origine est encore plus complexe, et d'autant plus qu'elle nous singularise mieux. C'est ce qu'on appelle la France, la Corrèze ou la Meuse, enfin tout ce qui nous identifie et nous prévient contre une machinerie, une volonté de nous répandre partout sans nous apercevoir que c'est tout nous-mêmes qui nous anéantissent. ♦